

# Urobora Island

Texte par Carla Matterlein

« Au fond des glaces de la Scythie, il est une solitude désolée, sans moissons, sans arbres et sans fruits ; c'est là qu'habitent le Froid inerte, la Paleur et la crainte aux entrailles à jeun. »

Ovide, Les métamorphoses, livre VIII

Urobora Island est un territoire fantasmé, rêverie née d'une réminiscence de la circulation des fluides sur une terre désolée. Sa nature industrielle défie la Scythie mythologique - dont elle aurait pu être une version contemporaine - par sa résistance à la tétanie, son refus de l'abandon, et sa rage de vie, jusqu'à l'absurde.

Sur l'île de béton troué de lacs d'acide s'érige un bâtiment en verre, hébergeant une exposition de sculptures. Ces sculptures-machines tubulaires à l'échelle architecturale s'acharnent à maîtriser et parer le système entropique à l'œuvre sur l'île. Certaines pompent l'acide des lacs pour le stocker dans de grands aquariums où du béton se dissout lentement, alors que d'autres pompent du béton au cœur du sol et des roches pour l'injecter entre deux vitres, coffrage invisible dans lequel se coulent les murs du bâtiment. Perpétuel chantier d'une ruine : ces murs eux-mêmes sont rongés par l'acide qui

finira c'est certain, dans un futur indéterminé, par consommer la totalité de l'île.

Urobora Island relève donc de processus circulaires enchevêtrés à plusieurs niveaux. Environnement, architecture et sculptures entretiennent des relations d'interdépendance qui les lient dans une constante destruction et reconstruction de leur propre forme et matière et dans les récits répétitifs de leurs propres histoires. Elle est un système autophage, qui s'auto-consomme pour s'auto-générer, simulant et perpétuant le mouvement de la vie au détriment même de sa propre substance.